

BEAUVOYS Théodore Hypolyte de  
Andard 2 mars 1809 d'un  
études à Combrée monétaire

Entré à Issy en 1829

Tonsure par M. de Quelen

Quitte Issy en 1830 et revient à Combrée

Ministre Angers 22. XII. 1832

s/diacre " 1. 6. 1833

diacre " 15. 3. 1834

prêtre " 20. 9. 1834

Vic. à Combrée le 17. X. 1834 et il

fut sans-dioceum du Collège jusqu'en  
1869

Chanoine honoraire 19. 8. 1845

Entré au Noviciat des Missionnaires de

S. Laurent s/terre en mars 1869.

Décédé le 23 août 1890

S.R. 1890 pp. 855 et 1056

de BEAUVOYS Théodore  
Hippolyte

installé honoraire 31 août 1845.

Lettre épiscopale du 19 août (2027. délibérations  
(ordo 1844) (2011)

né Andard 2 mars 1809

prêtre 20 septembre 1834

au collège de Combré, dont il sera  
sous directeur

entré chez les Montfortains en 1869

décédé 23 août 1890

toujours compté chanoine

### Le R. P. de Beauvoys

Il y a quelques semaines mourait à Saint-Laurent-sur-Sèvre un prêtre que son origine et de longs services rattachent au diocèse d'Angers. L'absence et le défaut d'informations ont empêché beaucoup de ceux qui l'ont connu de lui apporter, par leur présence à ses obsèques, un hommage qu'il leur eût été doux de lui rendre. Cette simple notice rappellera brièvement à ses élèves et à ses confrères quelle fut sa vie et sollicitera pour lui, suivant son vœu, un souvenir dans leurs prières.

Théodore de Beauvoys était né à Andard, le 2 mars 1809, d'une famille chrétienne et aisée. Dernier venu de six enfants, il connut à peine sa mère, qui mourut le 17 novembre 1813, suivie dans la tombe par son père à quinze mois de distance. L'éducation de l'enfant resta confiée à ses frères et à ses sœurs; il est naturel de croire — et les témoignages de vive et profonde affection pour les divers membres de sa famille en seraient la preuve — que les soins attentifs des aînés suppléèrent à la tendresse des parents disparus et que la douce influence des sœurs ouvrit son âme à la foi et à la piété.

En 1824, le jeune de Beauvoys allait compléter et achever, au Petit-Séminaire de Combrée, ses études commencées dans une pension d'Angers. On était encore peu éloigné des origines et le prêtre « *au cœur de génie* » qui, en dépit des choses et des hommes, avec sa foi et son énergie pour uniques moyens, avait réussi à faire surgir un collège dans un vallon ignoré et perdu aux extrémités de l'Anjou, était encore dans toute sa verdeur. « *M. le Principal* » avait suffi et suffisait encore à tout : supérieur du collège, curé de la paroisse, préfet de discipline, économe, entrepreneur et maçon, il avait toutes les aptitudes comme il avait toutes les charges. On s'émerveille à bon droit de sa réussite et de la fertilité inépuisable de ses ressources. Associant un jour, moyennant le salaire apprécié d'un congé, ses élèves à la construction du collège bâti suivant les besoins du moment, vidant une autre fois leur bourse pour soulager la misère de ses paroissiens, contenant en même temps ou stimulant d'un mot le peuple remuant des écoliers, ce maître original dominait et enchantait la jeunesse par les saillies imprévues de sa belle humeur, la fécondité de son esprit, l'énergie de son caractère et les exemples constants de la plus inaltérable charité. Tel on le retrouve dans les récits des « anciens » qui semblent lui avoir emprunté leur pittoresque et leur humour. Théodore de Beauvoys passa cinq ans sous la direction de M. Drouet. Il apporta à l'accomplissement de ses devoirs le sérieux et le scrupule qu'il devait mettre en toutes choses, et bien que la discipline à laquelle il était soumis ne fût pas celle qu'il devait appliquer un jour, il sut apprécier la délicatesse et l'élevation des sentiments cachés sous la rude écorce du « Père Noyau » et lui garda le plus reconnaissant souvenir.

L'heure de choisir une carrière venue, il déclara à ses frères, après mûre réflexion, qu'il serait prêtre. Il rencontra une opposition qui ne put triompher de la fermeté de sa résolution. S'il ne la désarma pas sur l'heure, au moins apprit-on autour de lui que l'affection qu'il portait aux siens n'en était point amoindrie.

La correspondance qu'a bien voulu me communiquer l'un de ses neveux tendrement aimé, renferme ce qu'on pourrait appeler son apologie. On aime à y retrouver avec les expressions de la vive tendresse qu'il portait à sa famille, le tact délicat et l'exquise urbanité qu'il apportait dans ses relations. Le temps et la vertu firent leur œuvre et bientôt il ne subsista plus rien de ces pénibles dissentiments.

Sans qu'il soit possible de dire le motif de son choix, il prit le chemin de Paris et entra, en 1829, au séminaire d'Issy, où il reçut au cours de ses études la tonsure des mains de M<sup>sr</sup> de Quélen. Son séjour ne devait y être que d'une année. Il quitta Issy en juillet 1830. Peut-être les agitations et les troubles de Paris après la chute des Bourbons l'empêchèrent-ils d'y retourner. Une décision de M<sup>sr</sup> Montault l'envoya à Combrée. C'est là qu'il devait passer la plus grande et la plus active partie de sa vie. Les circonstances étaient critiques, le clergé, que de fortes attaches liaient au régime déchu, était l'objet de suspicions et de tracasseries de la part du nouveau. Le Petit-Séminaire de Beaupréau venait d'être fermé, les élèves congédiés arrivaient à Combrée ; toute cette jeunesse imprégnée des traditions du pays vendéen sentait bouillonner dans ses veines un sang qui avait coulé pour la bonne cause et rêvait de recommencer les luttes d'antan. Les mesures avisées et énergiques du gouvernement de Louis-Philippe mirent fin à l'effervescence. Les temps héroïques étaient définitivement passés.

Durant ces années difficiles, M. de Beauvoys mena de front ses études théologiques et ses travaux professionnels. Créé sous-diacre le 1<sup>er</sup> juin 1833, diacre le 10 mars 1834, il était ordonné prêtre par M<sup>sr</sup> Montault le 20 septembre 1834. Maître d'études, puis professeur, souvent l'un et l'autre à la fois, il devint économiste en 1835. Moins spécialisés que leurs successeurs, ces hommes de zèle et de dévouement faisaient le travail de plusieurs et remplissaient tour à tour toutes les fonctions. Sa gestion dura quatre ans et demeura dans le souvenir des écoliers. Chose singulière et bien que les économistes n'aient de légendes flatteuses en aucun collège on en parlait encore de mon temps. Peut-être faudrait-il voir là une malice des écoliers devenus « *laudatores temporis acti* » à l'adresse de l'homme excellent qui lui fut donné pour successeur en 1839.

A partir de cette année, M. de Beauvoys, nommé préfet de discipline, trouva, je crois, dans ces fonctions le meilleur emploi de ses facultés. C'est aussi le préfet de discipline que le plus grand nombre des élèves de Combrée a connu et gardé dans sa mémoire.

En écrivant ces lignes, je ne puis me défendre de m'arrêter et longtemps sur les années passées et de tenir mes yeux attachés sur les hommes dont il fut le collaborateur : M. Louis Levoyer, M. Piou, M. Coutant qui formaient avec lui comme le cadre fixe de cette compagnie de professeurs distingués et dévoués qui se sont succédé à Combrée. M. Louis Levoyer, avec sa haute taille, son grand air de distinction, cachant sous des dehors réservés, peut-être un peu froids, une bonté toute paternelle et des trésors d'indulgence, maître d'un goût sûr, un peu timide, disaient quelques-uns, mais jamais aventureux, prêtre d'un rare mérite, demeuré dans sa verte vieillesse fidèle aux bonnes lettres et plus fidèle encore aux vertus

de son état. M. Piou, imagination ardente, cœur de feu dont la parole pleine de soudaineté et d'imprévu, incorrecte parfois mais vivante toujours, échauffait nos jeunes âmes. Ambitieux et avare d'une nouvelle sorte, il avait sans cesse les yeux tendus vers les pays infidèles pour les conquérir à la foi et se refusait des réjouissances... — il ne les connut jamais — le vêtement et le feu, quelque rude que fût l'hiver, pour accroître le nombre et les ressources de ses missionnaires. Qui ne se souvient de l'avoir vu passer le corps droit, le front couronné de cheveux prématurément blanchis, grave et recueilli. Le saint homme ! Il ignorait quelle vénération il inspirait aux plus grands pendant que les plus petits, avec la hardiesse de leur âge, le prenaient par sa robe et le retenaient par sa ceinture. M. Coutant, homme de sens et de pratique, conseiller avisé et ferme dans les circonstances critiques, défenseur âpre et scrupuleux des intérêts confiés à ses soins ; au fond, le plus désintéressé et, sans bruit, le plus généreux des hommes, qui joignait aux vertus qui font le prêtre une rare dignité de caractère. M. de Beauvoys avait sa place parmi ces hommes et si sa physionomie avait moins de saillant, elle n'était dépourvue ni d'expression ni d'originalité. D'un dévouement à toute épreuve, il ne comptait ni avec son temps, ni avec sa santé, ni avec la fatigue et apportait dans l'accomplissement de ses devoirs le zèle le plus scrupuleux. Jour et nuit — et cette expression est littérale — on le voyait parcourir la maison, surveillant tout, contrôlant tout, j'allais dire flairant tout, réprimant les délits que n'avait pu prévenir sa vigilance active et continue.

Je le vois encore à la fenêtre de son cabinet, situé au premier étage du bâtiment qui limitait au nord la cour d'honneur du vieux collège, montrant son visage brun aux traits fortement accusés, aux épais sourcils qu'assombrissait encore une vaste calotte hémisphérique et noire, balayant de son regard les deux cours où s'ébattaient grands et petits, puis faisant un geste d'appel. Les consciences justement timorées — le nombre en est grand dans les collèges — tremblaient à cette vue. Beaucoup se mettaient la main sur la poitrine semblant dire : Est-ce moi ? Quels bonds, quels cris quand il était répondu à cette interrogation par un mouvement de tête négatif. Le saint homme était bien redouté dans ces moments-là ! Il nous apparaissait comme la justice partout présente à qui rien n'échappe. Tantôt, en effet, nous l'apercevions le corps penché, le front sévère, marcher d'un pas court et rapide. Sur qui allait fondre l'orage ? Tantôt il se révélait derrière les vitres des fenêtres qui éclairaient l'étude et surprenait en flagrant délit les écoliers qui, pour machiner quelque entreprise, avaient compté sur l'inexpérience du jeune maître ou peut-être avec la négligence du vieux. Il entraît sur l'heure dans l'étude, marquait en caractères frappants les méfaits des coupables, déduisait — et non succinctement — les conséquences probables et funestes de leur acte et annonçait une répression rigoureuse. En dépit de ces menaces, qui glaçaient de terreur les nouveaux, le préfet de discipline se laissait facilement toucher ; les larmes des plus jeunes lui semblaient des signes extraordinaires de contrition ; les aînés, moins simples,

avaient recours à d'autres moyens également efficaces et tous, à moins que la faute ne fût grave, obtenaient leur pardon.

A ces fonctions de préfet de discipline, il joignait de menus emplois également importants, il nous expliquait entre temps le code de la politesse et des bons usages et surveillait l'exécution des prescriptions du médecin, assez uniformes, autant qu'il peut m'en souvenir et qui se résumaient le plus souvent dans une diète sévère. Il avait été à l'infirmerie l'aide de M. Tardif avant de le remplacer tout à fait, et la tradition rapporte que l'accord — la charité étant sauve bien entendu — n'a pas toujours régné entre ces deux bons prêtres ; l'un était toute activité et tout feu, l'autre le contemplateur incorrigible que nous avons connu, perdu dans ses rêves sans fin. Des goûts communs auraient dû les mettre à l'unisson ; ils aimaient tous les deux et passionnément la musique et le chant. Mais par malheur ils appartenaient à des écoles différentes et suivaient des méthodes opposées.

C'est grâce à ce talent d'amateur distingué, qui ajoutait à l'éclat des fêtes religieuses et scolaires, que M. de Beauvoys doit d'être mêlé à nos meilleurs souvenirs. Personne n'a oublié — je parle de ceux qui ont vécu dans le vieux collège — le petit monument en forme de coupole, encadré de hauts peupliers, qui abritait une statue de la sainte Vierge qui semblait surveiller nos ébats et présider à nos jeux. La lithographie l'avait popularisé et l'on en retrouve encore l'image jaunie, pieusement gardée dans la chambre des vieux prêtres. Là, à la fin de chaque année, la veille d'un départ qui, pour plusieurs, devait être sans retour, on se réunissait pour le cantique des adieux dont les paroles chantent encore dans la mémoire des enfants de Combrée. Quant, répondant au partenaire qui avait dit la joie du départ, M. de Beauvoys, de sa voix étendue, pénétrante et sympathique, en redisait les tristesses dans un silence que troublait à peine le vent du soir bruissant dans les peupliers, ceux-là, qui, au seuil d'un avenir obscur et incertain, se retournaient vers leur passé paisible, ne pouvaient se défendre d'émotions qui semblaient partagées par leurs plus jeunes camarades. Soirée inoubliable, dont l'indéfinissable charme demeure sans s'affaiblir et survit à l'éloignement et aux années !

La construction du nouveau collège (1853-1858) accrut les travaux de M. de Beauvoys ; il se fit l'aide de M. Coutant et, conseiller écouté de l'architecte, lui suggéra d'utiles modifications. C'est à lui, nous a-t-on dit, que serait due la disposition générale de l'édifice et la *gémiation* des fenêtres qui donne tant d'agrément aux façades et les empêche, comme beaucoup de leurs pareilles, de ressembler à un damier.

Aussi sa joie fut-elle grande lorsque, sur le tertre qui lui sert de piédestal, le monument apparut au soleil, libre d'échafaudage et tout éclatant de blancheur. Tout se préparait d'ailleurs pour faire des jours, qui marquaient le terme des travaux, des jours incomparables. M<sup>sr</sup> Angebault, applaudissant à l'œuvre commencée sous ses auspices, allait, par ses éloges, donner un salaire bien gagné aux ouvriers qui l'avaient conduite à bonne fin et amener, de divers points de la France, de nombreux évêques pour faire la dédicace de

l'édifice appelé avec justesse « le Palais de l'éducation » par le plus éloquent d'entre eux.

En 1860, de pénibles infirmités, auxquelles n'étaient pas étrangères ses veilles et ses fatigues, le contraignirent à résigner ses fonctions de préfet de discipline. Retenu par ses confrères de Combrée, il accepta le poste d'aumônier-adjoint et la direction de la congrégation du Sacré-Cœur, pour laquelle il fit à ses frais, construire une chapelle ouvrant sur la cour des grands. Heureuse création qui permettait les effusions libres de la piété, et où tous pouvaient trouver aux pieds de Jésus-Christ, avec le secours d'une édification mutuelle, la lumière et une aide pour les heures difficiles. Là, nous retrouvions M. de Beauvoys avec un caractère différent, mais toujours animé du même zèle pour le bien des âmes.

M. L. Levoyer quitta Combrée à la fin de juin 1865, remplacé par l'un de ses fils qui, par son mérite, ses éminents services, a amplement justifié le choix dont il fut l'objet. La situation de M. de Beauvoys n'était point changée. Il retrouvait dans M. Claude, accrus d'une respectueuse déférence, les sentiments de confiance et les égards que lui avait toujours témoignés son vénéré prédécesseur.

Cependant ses infirmités devenant plus graves, on pensa que le repos et les voyages apporteraient quelque rémission à ses maux. Il se résigna à partir pour Rome où sa piété, plutôt que sa curiosité, lui fit goûter les émotions les plus douces. De retour à Combrée il fut souvent éprouvé par la maladie. Dans l'intervalle des crises, il prêchait des retraites dans les paroisses du voisinage et prêtait à tous ses confrères le concours le plus empressé et le plus désintéressé. Un instant même, il crut qu'il était appelé à finir sa vie dans un presbytère de campagne et, La Chapelle-Hulin vacante, il y remplit quelque temps les fonctions de curé. Les jours, qui semblaient inoccupés à cet homme actif, étaient consacrés à la composition de livres destinés à la jeunesse et à la traduction de « Rogacci », jésuite italien, qui a écrit dans sa langue un de ces livres un peu longs, où les matières de la piété sont traitées avec une méthode rigoureuse et une grande solidité d'arguments. Le travail remanié et corrigé à diverses reprises touchait à son terme, quand le contre-temps le plus fâcheux vint tout compromettre. Rogacci venait d'être traduit, imprimé et publié. Au moins son traducteur avait-il trouvé là, dans un fond de solides considérations, qu'il devait présenter et développer dans sa carrière de missionnaire, une ample compensation à sa peine.

Le désir de rendre sa vie plus sainte et à son jugement plus utile, le tourmentait sans cesse. A soixante ans (1869), au grand regret des siens et de ses confrères de Combrée, il quitta cette maison à laquelle l'attachaient tant et de si chers souvenirs, et partit pour Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ses nouveaux supérieurs tout heureux de l'accueillir, mirent à profit son expérience et son zèle dans la direction des collèges et dans les missions. Mais après quelques années de rudes et féconds labeurs, il fallut ramener à Saint-Laurent ce bon serviteur, épuisé par les fatigues et la maladie. Là, fidèle aux souvenirs de sa jeunesse et de son âge mûr, il priait

pour les siens qu'il aimait si tendrement, pour Combrée, auquel il était attaché du fond de ses entrailles, pour la nouvelle famille qui l'avait accueilli avec une si fraternelle et si respectueuse affection, et il offrait, pour leur prospérité et leur salut, des souffrances chrétiennement supportées.

Tant que la maladie le lui permit, il écrivit pour consoler les uns et pour encourager les autres, et si vives que fussent ses douleurs, il intervenait toujours dès là qu'il jugeait engagés les intérêts de Dieu. On a recueilli religieusement ces lettres d'une écriture informe et brisée. On a bien fait, ce sont plus que des « souvenirs »; l'on ne peut lire sans émotion les traits incorrects de cette plume qui dévie, conduite par une main à demi-glacée, mais mue encore par un cœur qui ne bat plus que pour Dieu.

La mort qui venait lentement et qu'il voyait approcher avec une inquiétude qu'ont éprouvée les plus saintes âmes, fut douce pour lui. Il en avait redouté les dernières affres, il ne les connut pas, et s'éteignit paisiblement le 23 août de cette année, laissant à tous le souvenir et l'exemple fortifiant d'une vie pure, désintéressée et tout entière consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes (1).

L. BRISSET.

### Une Vêture au Carmel d'Angers

« Qu'y a-t-il donc aujourd'hui à la chapelle du Carmel? — C'est un mariage qui va s'y célébrer! — Vous croyez? — J'en suis sûre! Je vois la mariée, en robe blanche, couronne en tête, qui va en franchir le seuil. » Tel était le dialogue dont les phrases se croisaient entre la chaussée de la rue Lyonnaise et la fenêtre d'un premier étage de cette même rue, le mercredi 15 octobre, vers deux heures du soir. Les abords de la chapelle étaient, en effet, littéralement encombrés par une foule curieuse, interrogeant, avide de contempler un spectacle dont elle est toujours friande. La chapelle était remplie de personnes plus au courant, sans doute, de ce qui allait se passer, car elles étaient à peu près silencieuses, tournant presque le dos à l'autel et la tête allongée vers la porte dont un seul battant s'ouvrait et se fermait au passage d'un nouvel arrivant. Parce que c'est le jour de fête de la grande réformatrice du Carmel, le sanctuaire est orné avec ce goût délicat des choses pieuses qui distingue les filles de la noble Castillane. A droite et à gauche du chœur, se détachent le blason de famille de Thérèse et celui de l'Ordre. Sur l'autel, au milieu des fleurs d'or, s'échappent innombrables des cierges de cire blanche qui, longs et minces, ressemblent à des flèches d'argent dirigées vers le ciel. En avant de l'appui de communion, on a étendu un riche tapis et rangé fauteuils et prie-dieu; tout à côté, un chandelier attend un cierge. Ce jour-là, on a tiré le grand rideau noir qui ferme d'ordinaire aux regards le chœur des religieuses, de sorte qu'à travers la grille de

(1) Je ne puis taire que les détails les plus intéressants de cette notice m'ont été fournis par MM. les chanoines Picherit, Seigneret et particulièrement par M. le chanoine Ad. Levoyer qui, dans un discours récent, évoquait avec tant de charme les souvenirs du vieux Combrée.



## **BEAUVOYS DE LA HAMARDIERE 413 Théodore, Hippolyte (1809-1890)**

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (sous-directeur) de diocèse d'Angers de 1834 à 1869